

BON

à découper et à faire
parvenir aux **GALERIES
BARBÈS**, 55, B^d Barbès,
Paris (18^e) pour recevoir
gratuitement l'Album
général d'Ameublement.
588

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Rédaction, Administration : 5, Rue Lamartine (9^e) - (Trudaine 44-66) — Publicité : 44, av. des Champs-Élysées (Élysées 49-26)

Arts & Techniques
LES MOBILIERS
EXPOSITION
1937
DES
GALERIES BARBÈS
55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

Les chances de M. Léon Blum

par Raymond Patenôtre

LORSQUE M. Léon Blum assumait la responsabilité d'administrer la France, ses détracteurs assignèrent une courte durée à son « expérience ». Il ne devait pas passer l'été ; puis il devait succomber pendant le débat sur la dévaluation ; enfin, de trimestre en trimestre, les événements vinrent infirmer leurs pronostics.

Est-ce à dire que, bousculant tous les précédents, et surmontant les obstacles successifs, le Gouvernement actuel parcourra la législature tout entière ? Aucun doute que celui-ci ne dispose d'atouts exceptionnels : il a pour lui le prestige d'un chef qui impose aux masses par la générosité de son cœur, et aux élites à la fois par l'élévation de sa pensée et par la haute culture de son esprit. Il réunit des hommes parmi les plus éminents de la nation et du Parlement. Il s'appuie à la Chambre sur une majorité considérable et fidèle, et dans le pays les élections partielles indiquent que sa popularité reste intacte.

Quant à l'attitude du Sénat à son égard, elle s'inspire du souci de contrarier le moins possible la tâche ministérielle.

A cela s'ajoute l'impressionnante nomenclature des réalisations effectuées depuis un an dans tous les domaines (prolongement de la scolarité, affranchissement de la Banque de France, conquêtes ouvrières, reprise économique, consolidation de l'amitié franco-britannique, renforcement de la défense nationale, atténuation du péril fasciste). Ainsi le gouvernement recueille le bénéfice de ses mérites particuliers, en même temps que jouent en sa faveur les avantages de la reflation, comme ils ont joué en faveur de Baldwin en Angleterre, de Roosevelt en Amérique, de Van Zeeland en Belgique, etc.

On comprend donc l'optimisme, voire l'euphorie de ses partisans, et pourtant l'édifice présente certaines fissures ; selon que celles-ci s'élargiront, ou qu'une intervention rapide les réduira fortement, s'orientera le sort d'une expérience que chacun a le droit d'apprécier diversement, mais dont nul ne saurait contester la grandeur.

Quelles sont ces fissures ? Elles sont d'ordre psychologique, moral et économique.

Sur le plan économique, la faute fut de ne pas créer les richesses dans la mesure où l'on entendait les répartir. La diminution des heures de travail, conforme aux exigences de la plus manifeste évolution, implique cependant un maximum de rendement horaire, une substitution plus importante du machinisme à l'effort humain, une intensification de l'éducation professionnelle pour augmenter la main-d'œuvre qualifiée. Ces conditions supposent une période de transition et d'adaptation, sinon c'est fatalement une réduction de la faculté de production.

De cette regrettable antinomie a surgi l'impossibilité d'élargir effectivement le bien-être puisque, encore une fois, il n'est pas permis de distribuer ce qu'on n'a pas auparavant créé. De là une hausse des prix parallèle à la hausse des salaires, alors qu'aux États-Unis, par exemple, l'intense production a fourni l'occasion de doubler les salaires avec un renchérissement des prix inférieur à 15 %.

Qu'il s'agisse de nos exportations, qu'il s'agisse du fardeau des charges fixes qui accable l'Etat et les industriels, la restriction de la production s'oppose, dans le premier cas, à la vente de marchandises déjà insuffisantes pour la consommation intérieure, comme elle interdit, dans le second cas, de résorber ces charges dans un volume d'affaires plus ample.

Et nous devons également tenir compte de la répercussion de ce malthusianisme sur le coût de la vie, puisque toute rarefaction contribue à valoriser ce qui est moins « offert » et plus « demandé ».

Par surcroît, l'exemple de toutes les expériences étrangères prouve qu'une politique de reflation n'améliore la situation budgétaire qu'après plusieurs années (la reprise exigeant, en moyenne, deux ans et les recettes fiscales subsistant à leur tour un retard de 12 mois, et parfois de 24, sur cette amélioration économique). D'où l'inevitable besoin pour le Trésor public de s'alimenter longtemps par l'emprunt. Malheureusement, la stagnation des rentes aux cours actuels interdit de nouvelles et larges émissions, et l'appel au crédit de la Banque de France semble d'autant plus dangereux que celui-ci, ou bien fournirait des moyens de consommation qui augmenteraient le coût de la vie, par suite d'une production insuffisante, ou bien servirait à octroyer de nouveaux capitaux pour l'exportation, étant donnée la fâcheuse psychologie de nombreux détenteurs de capitaux.

Tel est donc le risque grave qui menace l'existence ministérielle, d'autant plus grave qu'émanant souvent d'éléments psychologiques on ne peut affirmer que les remèdes, hier encore absolument efficaces, le soient toujours aujourd'hui. Péril infiniment redoutable enfin pour la durée du Cabinet, qu'après la pause, les initiatives que commanderont les circonstances névralgiques heurtent les radicaux, ou bien désespèrent les communistes, suivant l'orientation des mesures envisagées.

Voilà pourquoi le jeu politique entre dans une phase nouvelle ; désormais, l'avenir du gouvernement ne dépendra plus de l'habileté dangereuse de ses adversaires ou de la fidélité fervente de ses amis, il sera conditionné par la science du chef du gouvernement à concilier son idéalisme avec l'impératif catégorique de la réalité.

Raymond Patenôtre.



PENDANT LA NUIT DU COURONNEMENT...

Un policeman tente en vain de faire respecter la statue de la reine Victoria convertie en tribune par des spectateurs fanatiques.

Le monde comme il va...

La grève des coiffeurs.

La grève des coiffeurs n'a pas obtenu le succès qu'en escomptaient ceux qui l'ont déclenchée. La raison en est simple.

Des difficultés ayant surgi entre les patrons et les garçons au sujet du relèvement éventuel des tarifs et de l'application de la semaine de quarante heures, un arbitre avait été désigné.

Mais certains dirigeants de syndicats, craignant les décisions de l'arbitre, décrétèrent l'ordre de grève avant même que la sentence fût rendue. Beaucoup d'employés estimèrent cette décision inopportune et refusèrent de cesser le travail.

Il est en outre nécessaire d'observer que, sur trente mille garçons coiffeurs que comptent Paris et la banlieue immédiate, cinq mille à peine sont syndiqués. Et cela explique pourquoi le mot d'ordre n'a pas été suivi.

A l'Exposition.

SUR les chantiers de l'Exposition, personne ne peut nier que, depuis quelques semaines, on travaille avec une ardeur incomparable. Jour et nuit, les ouvriers de tous les corps de métiers s'affairent avec une exceptionnelle activité, et c'est là un spectacle réconfortant, dont tous ceux qui en sont témoins se plaisent à faire l'éloge.

Mais il y a, encore, certains incidents pittoresquement bizarres.

Quand il pleut, et que l'averse est trop forte, les ouvriers vont se mettre à l'abri. Rien là-dedans de très normal. Afin d'éviter toute confusion, ils n'abandonnent le labeur qu'au coup de sifflet que lance, lorsque le ciel est par trop inclement, leur délégué syndical.

L'autre jour, un matin, vers onze heures, il se mit à pleuvoir. Coups de sifflet un peu partout. Les ouvriers qui travaillent sur les « extérieurs » d'un pavillon étranger rentrent dans ce pavillon et s'y mettent à l'abri.

Or, dans ce pavillon, trois hommes de l'art étaient occupés à un dallage

en mosaïque. Le délégué s'avance et leur dit :

— Comment ? Vous travaillez ? Vous n'avez donc pas entendu le coup de sifflet ?

— Mais, répondent les trois compagnons, nous n'étions pas dehors. Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, en quoi cela gêne-t-il notre travail ?

Ils n'en furent pas moins contrainsts de l'interrompre.

On avouera qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire.

« Au Vél' d'Hiv' ».

MAIS, du côté patronal, les erreurs commises ne sont pas moins graves.

Toujours, les chefs d'entreprises ont protesté contre les meetings que tenaient les ouvriers de l'Exposition.

Or, voici qu'au moment précis où la « grève sociale », recommandée par M. Léon Blum, est observée par tous, certains patrons ont jugé opportun, jeudi dernier, d'organiser une grande manifestation au Vélodrome d'Hiver.

Les divers orateurs ont protesté, accusé, menacé les ouvriers.

Au contrôle, le secrétaire de la Fédération des ouvriers du bâtiment, M. Arrachart, se présenta seul et de-

manda à venir exposer le point de vue de ses camarades.

Or, l'entrée du « Vél' d'Hiv' » lui fut refusée. Pourquoi ? Que craignaient les organisateurs de cette réunion ? Avaient-ils peur de voir M. Arrachart réfuter certains de leurs arguments ?

La rentrée parlementaire.

LES Chambres rentrent demain. Rentrée calme, s'il en est, que celle-là. Le Sénat ne s'occupera que de projets d'ordre secondaire, et la Chambre discutera, une fois de plus, du texte sur la propriété culturelle, qui languit depuis deux mois, et que ses partisans les plus résolus finissent par perdre l'espoir de voir voté avant les grandes vacances.

Celles-ci sont-elles proches ? C'est probable. Il est certain que la session ne se prolongera pas, comme l'an prochain, jusqu'aux environs du 15 août. On sait que, d'après la Constitution, le Parlement doit siéger six mois ; après quoi, il peut se séparer. Commencée le 6 janvier 1937, la session ordinaire peut donc prendre fin dès le 6 juin. Il est possible que le décret de clôture soit lu peu après cette date et qu'enfin on ne pense plus qu'à l'Exposition.

DANS CE NUMÉRO :

MARIANNE
aux Fêtes du Couronnement
Une journée
avec **Léon Jouhaux**

Un document sensationnel
sur la fin du **LUSITANIA**

LES CHRONIQUES DE

Marcel Achard
Georges Auric
Pierre Bost
Michel Duran
Ramon Fernandez
G. de La Fouchardière
André Maurois
Suzanne Normand
Jean Rostand

Le mécontentement informe est le pire

par Jules Romans

QUE l'apparition d'un fascisme et d'une dictature soit un réflexe de défense, à la fois tardif et démesuré des classes moyennes, dans les pays où il est impossible de les supprimer par une opération de force, c'est une vue qui s'appuie déjà sur trop de faits de l'histoire contemporaine pour qu'on la conteste sérieusement.

Réflexe tardif, puisqu'il se produit en général après une période de patience apparente, pendant laquelle le mécontentement s'accumule faute de trouver une issue régulière et de recevoir des apaisements, acquiert une tension redoutable et cachée, faute de pouvoir se détendre à mesure qu'il naît. Car les plaintes qui le signaleraient apparaissent trop facilement comme des « manifestations isolées », qui ne démentent pas la résignation et l'apathie générales.

Réflexe démesuré, en ce que les événements auxquels il aboutit — suppression des libertés publiques, écrasement de l'individu par l'Etat — dépassent de beaucoup les vœux des classes moyennes, au point d'y contredire et que le régime plus ou moins précaire qu'ils installent n'est pas du tout celui que les classes moyennes choisiraient, si elles consultaient leur goût, et cherchaient librement, de sang-froid, le climat social le plus favorable à leur bien-être tant spirituel que matériel.

Mais cette vue n'a pas seulement pour elle une expérience, maintes fois répétée. (Même les cas où le réflexe n'a été qu'ébauché, comme chez nous en 1934-1935, ou est resté incomplet, comme dans les pays d'Amérique du Sud, lui apportent une confirmation.) Elle ressort encore d'une analyse des facteurs moraux, conduite honnêtement.

De quoi se compose, en effet, de quelles représentations mentales s'alimente l'exaspération des classes moyennes, dans la période de reflux psychologique qui précède et prépare la période d'explosion ? De deux ou trois idées dominantes, qui tendent à devenir des obsessions de tournure morbide :

L'idée qu'une épargne, légitimement et modérément acquise, et qui n'est, pour l'homme des classes moyennes qu'une forme d'assurance individuelle, est à la merci d'actes arbitraires de spoliation, qui le jetteront, sans aucun recours, dans une misère, à laquelle la collectivité restera indifférente.

L'idée que les chefs — à quelque degré qu'ils soient situés dans une hiérarchie quelconque — ne peuvent plus se faire obéir, même si leurs ordres ne sont évidemment dictés que par le souci de l'« ouvrage », indépendamment de tout intérêt de personne ou de classe.

L'idée plus générale — mais peut-être encore plus effrayante — que l'ordre est supplanté par un désordre, où sont mises sans dessus dessous non seulement les valeurs traditionnelles, dont le changement des choses pourrait justifier la révision mais les valeurs rationnelles, dont l'esprit ne peut accepter la subversion sans se mentir à lui-même : le plus capable courbant la tête devant le moins capable, le plus instruit devant le moins instruit, etc.

Bref, il tend à se développer deux névroses, qu'on pourrait appeler : névrose des épargnants et névrose des cadres.

La plus dangereuse est la seconde, parce que c'est elle qui s'accompagne de la meilleure conscience ; et parce qu'elle atteint de préférence les gens les plus jeunes et les plus énergiques.

La névrose des épargnants ne devient aiguë que chez les gens d'âge. Les autres aperçoivent la vieillesse fort loin. Ils se disent qu'ils se tirent d'affaire en travaillant, pourvu que les conditions du travail restent possibles.

(Lire la suite page 2.)

MARIANNE

organise UN CONCOURS
sur l'Exposition 1937

LE CONCOURS DES SEPT MERVEILLES

Nous en publierons le règlement dans notre prochain numéro

les Spectacles

La Semaine à l'Ecran

Les Perles de la Couronne

Le nouveau film de Sacha Guitry est fin, spirituel, ingénieux, plein de fantaisie et de malice, d'un goût exquis, interprété à miracle.

Hélas ! la mariée est trop belle. Il y a trop d'esprit, trop d'invention, trop de goût, trop de trouvailles, trop de splendeur et, surtout, trop de pellicule.

Le spectateur, d'abord enchanté, n'est plus que charmé ; puis ravi, puis content, puis satisfait, pour finir par être presque ennuyé.

Et pourtant, il n'est pas un seul sérieux reproche qu'on puisse faire à M. Guitry.

Les dernières scènes ne sont pas moins bonnes que les premières. Chacune d'entre elles, prise en soi, est un petit chef-d'œuvre ou, en tout cas, une petite merveille. Pourtant, l'attention et l'enthousiasme du spectateur se lèssent.

Je crois qu'il faut en voir la raison dans l'exquise fragilité du sujet. C'est une idée ravissante qu'a eue M. Guitry pour « Les Perles de la Couronne ». Il est à peine besoin de la raconter.

C'est l'histoire authentique des quatre perles poire qui ornent la couronne royale d'Angleterre.

On les voit passer des mains séniles de Clément VII aux mains avides de Catherine de Médicis et de celles-ci aux mains pâles de Marie Stuart ; des mains décharnées d'Elizabeth aux mains grassouillettes de la reine Victoria.

Vous imaginez quels plaisants détours M. Sacha Guitry put faire dans le temps et quelles notations tour à tour exquises, spirituelles et profondes ses incursions dans la France de François I^{er}, l'Angleterre d'Henry VIII, et l'Italie de Clément VII lui ont fourni le prétexte.

Le couplet adorable au cours duquel François I^{er} compare la France à un ballon est une des plus ravissantes choses que M. Guitry ait écrites et Dieu sait s'il en est.

Son Henry VIII n'est pas moins plaisant, redoutable et historiquement exact que celui d'Alexandre Korda.

Son Clément VII, supérieurement personnifié par le grand Zacconi, est d'une verve drue et d'un pittoresque au-dessus de tout éloge.

Cette première partie, par sa nouveauté, son invention, sa réussite parfaite, est allée aux nues.

L'histoire de Marie Stuart, qui suit, est d'un pathétique un peu usé. Et le charme et la grâce réellement touchants de Jacqueline Delubac ne parviennent pas à en renouveler l'intérêt.

Mais elle fait une diversion saisissante à la première partie. La courte apparition de la reine Victoria qui place les perles retrouvées sur la couronne nous fait croire le film terminé.

Et c'est là, me semble-t-il, le seul défaut du film : il finit quatre fois. L'histoire des quatre perles « officielles » terminée, M. Sacha Guitry entreprend de nous raconter l'histoire moins officielle de trois autres en tous points semblables à celle-ci.

La première va d'Henri IV à Gabrielle d'Estrées, de Gabrielle d'Estrées à Madame du Barry (ceci avec des intervalles, bien entendu), de Madame du Barry à Bonaparte, de Napoléon à Joséphine, de Joséphine à Napoléon III, de Napoléon III à l'impératrice Eugénie et de l'impératrice Eugénie revient à la madone espagnole à laquelle on l'avait volée. Cette fin poétique, mystérieuse et sublime est digne de Sacha Guitry.

Mais il faut admettre qu'à ce moment du spectacle les empereurs ne nous épatent déjà plus et que Napoléon lui-même a toutes les peines du monde à se distinguer de la troupe de rois de grande qualité qu'on nous a déjà montrés.

L'histoire de la première perle terminée, M. Sacha Guitry doit commencer celle de la seconde, puis celle de la troisième.

Et c'est là que devient particulièrement sensible le défaut que je signalais tout à l'heure.

L'intérêt se ralentit à ce moment-là. Pourtant, ces dernières scènes sont d'une ironie superbe.

La seconde perle s'est conservée pendant des siècles dans une famille anglaise. C'a été la dot des jeunes filles. Et, un soir, dans un tripot, cette bague acquise au jeu est perdue au jeu. On s'aperçoit alors qu'elle était fautive et que, pendant des générations, on a conservé avec soin un trésor sans valeur.

La troisième — et c'est l'idée la plus jolie — a toujours servi à l'amour. Elle a toujours passé des hommes aux femmes et des femmes aux hommes pour acheter l'amour.

Certaines scènes au cours de laquelle Cécile Sorel jouant l'arrière-arrière-petite-nièce d'Agnès Sorel se sert de ce bijou pour obtenir les grâces d'un beau chevalier d'industrie atteint un tragique grinçant presque insupportable. C'est naturellement de cette perle que le Méridional Raimu se servira pour tenter de séduire la délicieuse Jacqueline Delubac. Il n'y parviendra pas et la perle finira au fond de la mer, dans l'huître dont on l'avait tirée.

Je le répète, c'est la rupture du récit et cette rupture seulement qui nuit au film. Chaque scène est en soi une réussite formelle.

A peine peut-on trouver moins heureuses la scène de Henri IV et celle de Napoléon. Par contre, la scène de Napoléon III est d'une drôlerie irrésistible et certaine scène à la cour d'Ethiopie, jouée par l'étonnante Arletty et le clown merveilleux que peut être Dalio, est d'une bouffonnerie supérieure qui n'a encore été égalée que par les Marx Brothers et certains W. C. Fields.

Quant à l'interprétation, elle est remarquable. Sacha Guitry et Raimu ont eu l'honneur de jouer « les Perles de la Couronne » avec Ermete Zacconi, Lynn Harding et une extraordinaire constellation d'étoiles de toutes nationalités.

Le dialogue est ce que peut être un dialogue de Sacha Guitry, c'est-à-dire éblouissant.

Je sais un de mes amis, grand amateur de théâtre, qui me disait : « Quand je lis une pièce de Sacha et qu'un personnage pose une question, j'ai l'habitude de cacher de ma main la réponse et d'essayer de la deviner. Le miracle, avec Sacha, c'est qu'on ne devine jamais. »

Les décors sont superbes. Celui du port de Marseille où Sacha-François-I^{er} va accueillir Clément VII-Zacconi a été justement acclamé.

Christian-Jacque a apporté à M. Guitry une collaboration technique des plus efficaces.

En résumé : un film à voir en détail. En tous ses merveilleux détails.

Marcel Achard.

OPINIONS EN LIBERTÉ

LE PARTISAN

M. Lucien Dubech est un drôle de critique. J'ai cru longtemps à sa bonne foi. J'y crois un peu moins.

Car, si pour M. Pierre Brissson un critique doit avant tout critiquer, la question qui se pose à M. Dubech, lorsqu'il va voir une pièce, est de savoir quelles sont les opinions politiques de l'auteur.

Est-il de gauche ? Aussitôt il se méfie. Est-il réactionnaire ? Il se carre dans son fauteuil, prêt à admirer.

Car M. Dubech fait de la critique de partisan. Il est d'Action française et c'est bien son droit. Il a des opinions, et il a raison de les affirmer.

Il a tort, cependant, de juger par sympathie.

C'est ainsi que, depuis des années, parce qu'il soupçonne Charles Dullin d'être de gauche, il ne rate pas une occasion de discréditer son effort, avec des airs papelards et impatients.

C'est ainsi qu'il a toujours loué Juvet parce qu'il croyait celui-ci réactionnaire. Or, ni Dullin ni Juvet ne font de politique, ils font du théâtre. Et cela suffit à leur activité.

D'ailleurs, les actions de Juvet ont baissé depuis qu'il collabore à la Comédie-Française, dirigée par Edouard Bourdet, nommé à ce poste par un gouvernement Front populaire.

Et s'il soutient Jacques Copeau, c'est parce que celui-ci est catholique et professe des opinions très rassurantes.

Il y a des années, M. Dubech n'aimait pas Sacha Guitry. Dès qu'il sut que ce dernier était réactionnaire, il revisa son jugement.

J'ai lu sous sa plume que M. Bernstein avait une réputation surfaite. Mais M. Bernstein est réactionnaire. Dès qu'il l'apprit, M. Dubech écouta aussitôt le directeur du Gymnase avec beaucoup de considération.

Il vient de consacrer au spectacle de Jean-Louis Barrault un article réjouissant. On le sent assez embêté. Il voudrait en dire du

mal, parce que Barrault a des opinions très à gauche, mais il n'ose pas, parce que le talent de celui-ci est indéniable.

Et comme Barrault, ancien pensionnaire de l'Atelier, est fâché avec Dullin, ça pose pour M. Dubech tout un problème.

Doit-il louer Barrault pour embêter l'Dullin ?

Malheureusement, ils sont tous deux « hommes de gauche ».

Misère ! Désolation ! Pour s'en tirer, M. Dubech reconnaît à Barrault un joli talent de décadent.

M. Dubech est également critique en rugby.

La finale du championnat de France a été gagnée à Toulouse par Vienne.

Quand on pense que Vienne a une municipalité à majorité Front populaire ainsi que Toulouse d'ailleurs, on se rend compte que M. Dubech doit passer de terribles moments.

Michel Duran.



Katherine Hepburn et Franchot Tone, tels qu'on les verra dans *Quality Street*, leur prochain film.